

et si tu es dedans, tout passe. Et concernant la lumière sur Mischka j'ai appris. Le chef opérateur me disait «tant que tu as un peu de lumière tu tournes». Et certaines fois on ne voyait rien à l'œil nu. En pellicule on voit des détails qu'on ne voit pas en direct (...)

Moi j'aime les plans séquences parce que ça lance les acteurs, que toute l'équipe est concernée. J'ai ce dédoublement, je suis à l'intérieur et je sais ce qu'il y aura sur l'écran. Je vois en même temps le gars qui cavale avec sa perche pour passer de l'autre côté, ça ne m'empêche absolument pas de jouer ; ça me survolte, ça m'aide. La difficulté technique m'aide, alors qu'il y a des gens qui ne peuvent pas. On



me dit «tu veux pas voir les rushes ?». Moi je dis non, pas de combo, rien du tout. Mais je sens à la respiration de l'équipe si ça fonctionne. À un moment tout le monde se regarde et tu sens qu'il s'est passé quelque chose, et là tu te dis "bon on continue". Et il n'y a pas le temps de faire une autre prise.

Truffaut disait dans La Nuit Américaine, en voix off, «On ne fera plus ce cinéma». Comment voyez-vous l'évolution du cinéma avec notamment l'intervention du numérique ?

Non je veux penser que le cinéma s'en sortira toujours. C'est le langage total et universel. Il y a des fausses facilités qui apparaissent mais ce qui compte c'est d'avoir l'adéquation d'un projet avec une logistique de tournage.

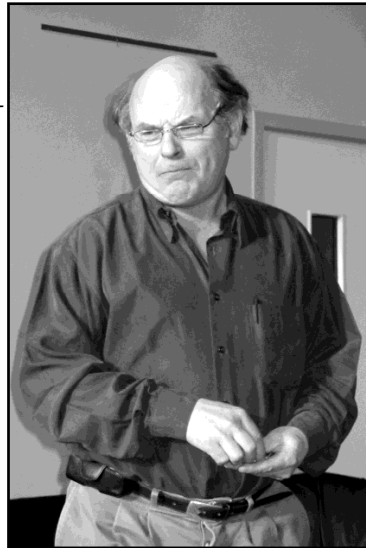
Je crois à ça. (...)

Jean François Stévenin enchaîne sur plusieurs anecdotes toujours parfaitement racontées.

Lorsque j'étais assistant avec Truffaut, je venais pendant les poses déjeuner et je prenais des notes "positions de la caméra, angle, etc". Et un jour Truffaut m'a surpris. Il m'a dit simplement «Vous savez, le cinéma c'est l'art des contraintes». Et c'est vrai, on a une caméra et on s'aperçoit ensuite qu'elle ne passe pas dans la porte de la pièce où on veut filmer, que un tel a des ennuis de famille, que la réserve de pellicule diminue... je me souviendrais toujours de cette remarque de Truffaut.

Mon ami et tortureur Pialat, et Godard sont les seuls qui se permettent de vous dire «Bon les gars je m'en vais» (*en imitant parfaitement Godard*). Une fois nous étions 150 sur le tournage, il est 13h30 et l'assistant vous dit «journee terminée». Il n'y a que lui pour ça mais il ne faut pas faire semblant de. C'est le charisme de Godard qui fait que tout le monde est terrorisé. Moi je déteste ça. Sur mes tournages j'essaie de faire autrement. Ancien assistant j'en ai tellement bavé...

C'est pareil avec John Houston. Une fois on devait tourner une scène à Paris avec Stallone, un film sur la résistance. On arrive sur le tournage, dehors, c'est la guerre. Il y a 200 camions, une armée de figurants au cas où et nous on est dans un café. Et là y avait ces 4 pages de texte qui craignaient fort. C'était la troisième fois qu'on avait annulé le tournage. Du coup on se demande comment Houston va s'en sortir. Et là il appelle «Sly» (en imitant Houston) et lui explique la scène. «Il me dit : tu rentres, tu demandes un verre et tu dessines un V sur la table puis tu ressort.» Les 4 pages de texte foutus en l'air ! Et d'un seul coup il y a 15 techniciens qui disent «tu as ton avion à 5 heures» et tac il jette ma scène. C'est l'art des contraintes...



Vous avez parlé de votre passion du vrai. Pour moi c'est une notion ambiguë. Alors y a-t-il deux visions différentes de la vérité, où est la vérité ?

Pour moi ce que j'appelle "vrai", c'est du vrai stylisé. Ce qui est vrai c'est l'émotion. Tout le reste est stylisé. Parce que pour arriver à sublimer ce côté vrai... Dans Mischka il y a une scène où on croit qu'on a fait la scène en deux minutes, que tout est improvisé. En fait c'est très écrit. Tout est fait dans l'écriture pour que ce soit stylisé alors qu'un spectateur non cinéophile pourrait croire qu'on a attrapé quelqu'un et qu'on a fait un coup de caméra vidéo. C'est du faux vrai pour atteindre l'émotion et l'âme.

Donc vous n'êtes pas pour la vérité vraie, genre documentaire...

Pas du tout. Ça c'est autre chose qui se respecte. Quand on voit Gabin c'est pareil. On a l'impression que c'est vrai alors que tout est stylisé. C'est en studio en plus. Mais Gabin, ce sont mes premières émotions de cinéma. C'était stylisé tout ça. Caméra un peu en travers, au bord de la route, Ce n'est pas le réalisme ça.

Jean Jacques Celly
Laurent Molin
Dominique Lelorrain



L'équipe du festival a demandé aux invités, réalisateurs, présidents du jury des précédentes éditions de bien vouloir rédiger quelques mots évoquant leur passage à Annonay. Nous en publions quelques uns dans ces colonnes.

*Annonay 99 :
Présidente de dernière minute d'un jury cinéophile orphelin, je me souviens avec bonheur de fous-rires irrésistibles et de coups de gueule passionnés à la recherche d'un consensus qui n'est jamais unanimité !*

*Mais la magie est ailleurs : Un Iranien qui rassemble ses souvenirs d'anglais pour échanger avec un Slovène. Ça n'existe pas, ça n'existe pas !
Un Italien qui arrive le coffre plein de bouteilles pour faire des échanges avec les producteurs du cru. Ça n'existe pas, ça n'existe pas !*

Et l'année suivante, un Géorgien, un Allemand et un Indien, s'encanaillant dans un sympathique bistrot Algérien où danse un couple Mexicain. Ça n'existe pas !

Si, à Annonay, et c'est le cinéma qui efface les frontières et fait tomber les barrières linguistiques.

Bon anniversaire.

Christine Renaud.

L'ensemble des textes est publié sur le site internet du festival

GUINGUETTE

Pour passer un moment agréable avant ou après une séance, pour se donner rendez-vous, pour échanger. Pour grignoter ou se désaltérer d'une sélection de vins, de bières bio et de champagne.

Ouvert tous les soirs du 7 au 16 Février de 19h à 21h
Samedi 15 et Dimanche 16 Février de 11h à 14h30
Apéro/Huîtres et rencontre avec les réalisateurs des films en compétitions.

Cela se passe sous le chapiteau devant le Théâtre, place des Cordeliers.